CRITIQUE, opéra (en version de concert). CLERMONT-FERRAND, Opéra-Théâtre, le 13 mai 2025. HAENDEL : Acis and Galatea. R. Redmond, H. Hymas, R. Bockler… Ensemble Masques, Olivier Fortin (direction)

Ce mardi 13 mai 2025, Clermont Auvergne Opéra offert une superbe interprétation de *Acis and Galatea*, l'un des plus délicats joyaux lyriques de Georg Friedrich Haendel, donné ici sous forme d'une version de concert. Sous la direction amoureuse du chef franco-québécois Olivier Fortin, depuis son clavecin, cette pastorale amoureuse et tragique a pris vie avec une grâce et une intensité rares, portée par l'*Ensemble Masques* et une distribution vocale irréprochable.

Olivier Fortin, à la tête de l'Ensemble Masques, a ainsi su insuffler une énergie à la fois poétique et rigoureuse à cette partition. Son approche du continuo au clavecin était d'une fluidité remarquable, soutenant les chanteurs avec une sensibilité constante, tandis que sa direction unissait transparence des textures et expressivité dramatique. Les *tempi*, toujours judicieux, laissaient respirer les airs tout

en maintenant une tension lyrique ininterrompue. Les musiciens, visiblement en symbiose avec sa vision, ont restitué chaque nuance avec une finesse exemplaire.

Du côté des voix, **Rachel Redmond** (Galatea) a captivé par la pureté cristalline de son timbre et son phrasé délicatement ornementé. Son *« Heart, the seat of soft delight »* fut un moment de grâce absolue, où émotion et technique se confondaient. Son incarnation de la nymphe éplorée, notamment dans le poignant *« Must I my Acis still bemoan »*, a arraché des frissons à l'auditoire. **Hugo Hymas** (Acis) a séduit par la jeunesse rayonnante de sa voix, alliant clarté du texte et *legato* souverain. Son *« Love in her eyes sits playing »* fut une déclaration d'amour aussi virtuose que touchante, tandis que sa mort imagée dans *« Help, Galatea! »* a bouleversé par son intensité dramatique. Le baryton français **Romain Bockler** (Polyphemus) a imposé une présence vocale aussi puissante que nuancée, évitant toute caricature dans le rôle du cyclope. Son *« I rage, I melt, I burn! »* a déployé une rage contenue et un grave impressionnant, sans jamais sacrifier la musicalité. **Philippe Gagné** (Damon), avec sa voix chaude et agile, a apporté une sagesse pastorale bienvenue, notamment dans *« Consider, fond shepherd »*, où sa déclamation élégante a contrasté avec la fougue des amants. Enfin, **Marie Pouchelon** (soprano) a rejoint avec beaucoup d'efficacité ses quatre collègues pour délivrer toutes les interventions du choeur — dont le célèbre *« Wretched lovers! »* n'a pas manqué d'émouvoir l'auditoire.

Malgré l'absence de mise en scène, la force narrative de l'œuvre a pleinement émergé, grâce à la direction millimétrée de Fortin et à l'engagement des interprètes. La salle, quasi comble, a réservé une belle ovation amplement méritée à l'issue du choeur final.

Notons, en guise de conclusion, qu'Olivier Fortin et l'Ensemble Masques reviendront (du 3 au 7 juin) dans différents quartiers de la ville et de ses alentours, avec un

outil de diffusion original et innovant : un semi-remorque transformé en salle de spectacle ! Le projet, appelé « *L''Échappée* » proposera ainsi des représentations gratuites en lien avec la *Pastorale* de Haendel, ainsi que des ateliers pour aller à la rencontre des publics sur le territoire clermontois… une initiative à saluer !

CRITIQUE, opéra (en version de concert). CLERMONT-FERRAND, opéra-théâtre, le 13 mai 2025. HAENDEL : Acis and Galatea. R. Redmond, H. Hymas, R. Bockler… Ensemble Masques, Olivier Fortin (direction). Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu

---

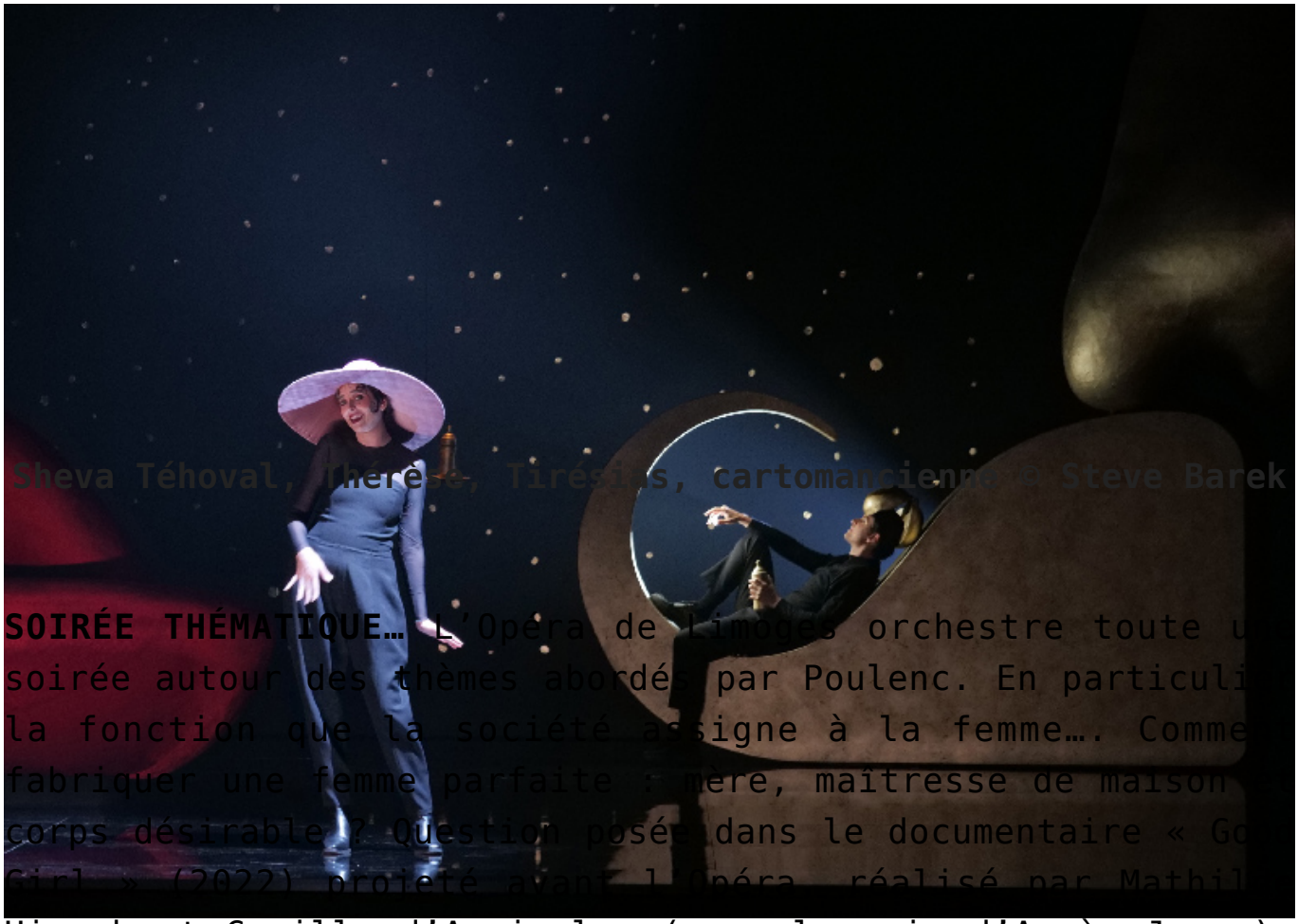
CRITIQUE, opéra. LIMOGES, Opéra, le 13 mai 2025. POULENC : Les mamelles de Tirésias (nouvelle production). Sheva Téhoval, Jean-Christophe Lanièce, … Théophile Alexandre (mise en

scène) / Samuel Jean (direction)

Particulièrement fidèle à l’esprit de sédition libertaire d’Apollinaire dont Il a à 18 ans assisté à la création des Mamelles [1916], Francis Poulenc déploie dans l’opéra qu’il en a déduit, une invention jubilatoire entre loufoque, fantaisie, gravité : ses Mamelles de Tirésias de 1947 pétillent de possibilités poétiques et musicales avec des surgissements tendres et lyriques, aussi réjouissantes qu’irrésistibles.

30 ans après le texte d’Apollinaire, et dans le contexte de la reconstruction voire de la remise en ordre de la France d’après-guerre, Poulenc éblouit même dans une verve qui provoque et questionne tout autant ; le rire ici n’étant que le prolongement d’une profonde et consciente remise en question des normes sociales et des fonctions humaines assignées par genre.
Et pourquoi une femme n’aurait-elle pour seul destin que de procréer, d’être mère au foyer, exclusivement dévolue au confort et à l’épanouissement de son mari (et de leurs enfants) ?
La question est au centre d’un opéra bouffe d’autant plus subversif qu’il est pertinent. D’autant que la mise en scène

aussi esthétique que poétique de **Théophile Alexandre** en sachant éviter l’instrumentalisation actualisante, sert au plus près le jaillissement créatif et critique de la partition,… sans féminisme asséné, envahissant. Cette nouvelle création est pur régal, créée ainsi à Limoges [dernière date demain, jeudi 15 mai] et que reprend l’Opéra Grand Avignon [les 6 et 8 juin 2025].



Sheva Téhoval, Thérèse, Tirésias, cartomancienne © Steve Barek

SOIRÉE THÉMATIQUE… L'Opéra de Limoges orchestre toute une soirée autour des thèmes abordés par Poulenc. En particulier la fonction que la société assigne à la femme…. Comment fabriquer une femme parfaite : mère, maîtresse de maison, corps désirable ? Question posée dans le documentaire « Good Girl » (2022) projeté avant l'opéra, réalisé par Mathilde Hirsch et Camille d'Arcimoles (avec la voix d'Agnès Jaouy). Puis après le spectacle, rencontre avec le metteur en scène et deux éminents chercheurs, l'incontournable spécialiste de Poulenc, **Hervé Lacombe** et **Michèle Riot-Sarcey**, « historienne, professeure émérite d'histoire contemporaine et du genre, spécialiste du féminisme, du surréalisme, de la politique et des révolutions du XXe » : passionnante intervention à 2 voix qui a permis de mieux comprendre les enjeux et le contexte du texte originel d'Apollinaire [1916] et la partition de Poulenc

30 ans après en 1947…

Mamelles séditieuses et foutraques L’élégance surréaliste de Théophile Alexandre



Sur un canapé bouche [style dada version Dali, 1936], combiné selon les séquences à un gigantesque nez à moustaches et d’ immenses yeux suspendus depuis les cintres, le spectateur découvre d’abord la féminité ambitieuse et volontaire de Thérèse, changée en homme soit Tirésias (percutante **Sheva Téhoval** qui fait aussi une cartomancienne maîtresse et conquérante) ; puis tout aussi développée voire davantage, la

transformation en miroir de son mari qui découvre et se délecte de son nouveau statut d'homme-femme, à présent concepteur géniteur de pas moins de 40 049 nouveaux nés [!] … L'appel au changement, à tous les possibles, l'ivresse des permutations libres… sont ainsi au centre d'un ouvrage parmi les plus radicaux et qui sur le plan poétique, permet un déploiement théâtral et scénique infini, dont s'empare Théophile Alexandre, comme il a été dit précédemment, avec finesse et justesse.

Tous les solistes défendent avec aplomb et mesure ce théâtre foutraque et loufoque, fantasque et fantaisiste, précisément surréaliste, avec ses jeux de mots et son verbe délirant, déjanté : cf « La Boulangère qui tous les 7 ans change de peau, elle exagère » …

SURRÉALISME ET MUSIC-HALL : UNE FANTAISIE VISUELLE RÉUSSIE… Le dispositif scénique et l'univers visuel du spectacle mêlent avec beaucoup de goût les références au surréalisme, au rêve, à un onirisme fantaisiste souvent délirant et drôlatique ; Théophile Alexandre y mêle aussi le pur esprit du Music Hall qui innerve la partition de Poulenc, avec entre autres écart savoureux, l'intégration du duo de danseurs noirs, claire référence à Joséphine Baker et sa jupe bananes, chorégraphiée dans la marque du metteur en scène, entre élégance et impertinence.

Le spectacle affiche une vitalité collective délectable. La cohérence que lui confère Théophile Alexandre s'avère jubilatoire, d'autant que la partition de Poulenc structurée comme une succession de saynètes et de numéros [en particulier tout le début où Thérèse enchaîne ses airs et séquences de femme de pouvoir] pourrait tendre facilement à l'éclatement. Rien de tel non plus dans la direction fluide, détaillée, soignée et plutôt efficace de **Samuel Jean** qui à la tête de **l'Orchestre Symphonique de l'Opéra de Limoges Nouvelle-Aquitaine**, veille à la continuité de l'action et aussi à l'équilibre sonore fosse / plateau… un réglage essentiel pour

la lisibilité des interventions solistes / chœur, lesquels sont d'autant plus exposés que le débit textuel exige un abattage prosodique redoutablement précis. Défi vocal auquel les membres du chœur maison [très habilement intégrés à l'action scénique] et le couple vedette apportent précision et naturel en particulier le Mari de l'excellent baryton **Jean-Christophe Lanièce** dont la maîtrise rétablit tout le relief du personnage, souvent moins fouillé que celui de Thérèse / Tiresias.

Le spectacle est un superbe moment théâtral et musical ; **dernière demain jeudi 15 mai 2025** (réservations sur le site de l'Opéra de Limoges, ici : https://www.operalimoges.fr/reservation/les-mamelles-de-tiresias). Les Avignonais pourront le découvrir et l'applaudir ensuite début juin car l'opéra bouffe de Poulenc est repris les 6 et 8 juin 2025 à l'Opéra Grand Avignon : https://www.operagrandavignon.fr/les-mamelles-de-tiresias-poulenc#
Incontournable.



Jean-Christophe Lanièce, le mari, et Marc Scoffoni, le gendarme / le Directeur de théâtre © Steve Barek

_____

CRITIQUE, opéra. LIMOGES, Opéra, le 13 mai 2025. POULENC : Les mamelles de Tirésias (nouvelle production). Sheva Téhoval, Jean-Christophe Lanièce, … Théophile Alexandre (mise en scène) / Samuel Jean (direction) – Toutes les photos : Opéra de Limoges / POULENC : Les Mamelles de Tirésias par Théophile Alexandre © Steve Barek 2025

LIRE aussi notre **présentation des Mamelles de Tirésias de Poulenc**, mises en scène de Théophile Alexandre :

https://www.classiquenews.com/opera-de-limoges-poulenc-les-mamelles-de-tiresias-les-13-et-15-mai-2025-sheva-tehoval-jean-christophe-laniece-samuel-jean-direction-theophile-alexandre-mise-en-scene/

Pour Les Mamelles de Tirésias, Guillaume Apollinaire invente de toute pièce, le terme de « surréaliste » ! Le texte est la source du livret que Francis Poulenc choisit pour son premier opéra. Le compositeur y trouve le loufoque et le délire, l'étrangeté et l'inédit qu'il souhaitait absolument mettre en musique…

> *OPÉRA DE LIMOGES. POULENC : Les mamelles de Tiresias, les 13 et 15 mai 2025. Sheva Téhoval, Jean-Christophe Lanièce… Samuel Jean (direction), Théophile Alexandre (mise en scène)*

distribution complète

Samuel Jean, direction musicale
Théophile Alexandre, mise en scène
Arlinda Roux Majollari, cheffe de chœur
Elisabeth Brusselle, cheffe de chant
Daphné Mauger, assistanat à la mise en scène
Camille Dugas, scénographie
Nathalie Pallandre, costumes
Judith Leray, lumières

Sheva Téhoval, Thérèse, Tirésias, cartomancienne
Jean-Christophe Lanièce, le mari
Marc Scoffoni, le gendarme / le Directeur de théâtre
Philippe Estèphe, M. Presto

Blaise Rantoanina, M. Lacouf, le Fils
Ingrid Perruche, la Marchande de journaux
Matthieu Justine, le Journaliste
Floriane Duroure, la Dame élégante
Christophe Di Domenico, le Monsieur Barbu

Lucille Mansas, Dimitri Mager, danseurs.ses

Orchestre Symphonique de l’Opéra de Limoges Nouvelle-Aquitaine
Chœur de l’Opéra de Limoges

_____

CRITIQUE, opéra. SAINT-ETIENNE, Grand-Théâtre Massenet, le 11 mai 2025. SAINT-SAËNS : Samson et Dalila. F. Laconi, M.

Gautrot, P-N. Martin… Immo Karaman / Guillaume Tourniaire

L’Opéra de Saint-Étienne renoue avec *Samson et Dalila* de Camille Saint-Saëns, une œuvre absente de sa scène depuis 2008, sous la direction artistique du regretté Jean-Louis Pichon. Cette nouvelle production, importée d’Allemagne (Theater Kiel) et mise en scène par Immo Karaman, se distingue par une esthétique épurée, où le noir et le blanc dominent, créant un jeu de contrastes saisissant.

La scénographie, minimaliste, repose sur une structure courbe polyvalente évoquant tour à tour une place publique, un temple ou une geôle. Quelques chaises, tables et armoires – telles des portes vers l’invisible – suffisent à suggérer les lieux, tandis que les éclairages de Pascal Noël jouent un rôle clé, alternant entre ténèbres oppressantes et lueurs éblouissantes pour souligner les conflits. Les costumes renforcent cette dualité : les Hébreux, vêtus de noir, s’opposent aux Philistins en blanc, symbolisant l’affrontement entre opprimés et oppresseurs. La tension dramatique est portée par une direction d’acteurs précise et des chorégraphies dynamiques signées **Fabian Posca**, où les danseurs incarnent avec force les passions du récit, des mouvements lents aux emportements fiévreux, créant des images aussi puissantes que photogéniques.

Mais la superbe distribution réunie ce soir à Saint-Etienne (par **Eric Blanc de la Naulte** et son bras armé **Giuseppe**

Grazioli, à la fois directeur musical et conseiller artistique pour les voix), n'est pas en reste, à commencer par le Samson à toute épreuve et superlatif de **Florian Laconi** qui, un mois après son non moins saisissant Sigurd (de Reyer) à l'Opéra de Marseille, se positionne comme notre ténor héroïque national (aux côtés du vétéran Roberto Alagna bien sûr…). Il se montre ainsi capable de maîtriser la tessiture de bout en bout sans l'ombre d'une fatigue, tandis que le timbre est projeté avec incroyable insolence, doublée d'une diction tout à fait satisfaisante. Le sublime air de la meule, "*Vois ma misère*", phrasé avec beaucoup de nuance, est l'un des temps forts de la soirée. Face à lui, grande habituée du rôle de Dalila, la mezzo **Marie Gautrot** séduit également l'auditoire stéphanois dès son premier air "*O mon bien aimé*", et plus encore dans "*Printemps qui commence*", chanté avec un respect des annotations et de l'alternance du *piano/forte* qui force le respect ! Sa voix dense, d'une palette extrêmement variée, possède la projection nécessaire dans "*Samson recherchant ma présence*", ainsi que dans le duo avec le Grand Prêtre où Saint-Saëns a appris la leçon de l'affrontement entre Ortrud et Telramund ; elle a surtout le mordant et cette autorité rageuse que toute Dalila se doit de posséder, mais sait également retrouver l'accent.

De son côté, le baryton français **Philippe-Nicolas Martin** s'avère un impressionnant Grand Prêtre de Dagon, à la fois par la précision de sa diction que par son art de la déclamation. Le baryton-basse français **Alexandre Baldo** impose des qualités analogues en Abimélech, tandis que le jeune **Louis Morvan** est tout bonnement un luxe dans le personnage du Vieil Hébreux, tant il confirme à nouveau sa position de basse française la plus prometteuse du moment (après ses interventions à l'Opéra de Nice en mars ou celui de Clermont-Ferrand en avril) !

Côté musique, l'évidence du chef d'œuvre s'impose dès les premières mesures données par le chef **Guillaume Tourniaire**, placé à la tête de l'**Orchestre Symphonique Saint-Etienne Loire**

: la magnifique plainte des contrebasses, puis le chœur des Hébreux “*Ecoute la prière de tes enfants*”. De cette extraordinaire partition – notre préférée dans le répertoire français aux côtés des *Troyens* de Berlioz – le chœur, personnage collectif, et l’orchestre, à la somptueuse instrumentation, appellent un maître d’œuvre, et il conviendra de louer la direction du chef français, souple, précise, naturelle surtout, faisant respirer la musique. La phalange stéphanoise sonne tout en finesse et en transparences, parfaitement apte à exprimer toute la sensualité de la partition de **Camille Saint-Saëns**. Enfin, le **Chœur Lyrique Saint-Etienne Loire** se couvre également de gloire, aussi poignant de délicatesse dans “*Hymne de joie, hymne de délivrance*” qu’héroïque dans “*Israël, romps ta chaîne !*”.



CRITIQUE, opéra. SAINT-ETIENNE, Grand-Théâtre Massenet, le 11

mai 2025. SAINT-SAËNS : Samson et Dalila. F. Laconi, M. Gautrot, P-N. Martin… Immo Karaman / Guillaume Tourniaire. Crédit photographique © Cyrille Cauvet

---

CRITIQUE, opéra. STRASBOURG, Opéra national du Rhin, le 11 mai 2025. LEHAR : Giuditta. M. Louledjian, T. Bettinger, S, Ratia… Pierre-André Weitz / Thomas Rösner

Directeur général de l'Opéra national du Rhin depuis 2020, Alain Perroux créé une nouvelle fois l'événement en montant *Giuditta* (1934), une rareté jamais présentée en Alsace : l'ultime ouvrage lyrique de Franz Lehar émerveille par son inspiration crépusculaire, d'un raffinement orchestral proche de son ami et rival Puccini, sans parler de l'inventivité mélodique toujours aussi étourdissante. La production joyeusement loufoque imaginée par Pierre-André Weitz n'atteint pas au même génie, loin s'en faut, mais préserve

l’essentiel par ses qualités scénographiques.

Tout dernier maître de l’opérette viennoise, **Franz Lehar** (1870-1948) a fait sa célébrité des rythmes de valse revisités à l’envie, avec une imagination jamais prise en défaut. Trop souvent réduite en France à son chef d’oeuvre *La Veuve joyeuse* (1905) – voir notamment à Marseille en 2023 -, la musique de Léhar a su progressivement évoluer vers davantage de profondeur, osant en fin de carrière des livrets à l’issue malheureuse, comme c’est le cas pour *Giuditta.* Promis à une inédite et prestigieuse création par l’Opéra de Vienne, cet ouvrage figure parmi les plus ambitieux de son auteur, ce qui explique pourquoi Lehar a travaillé son orchestration dans les moindres détails, offrant des harmonies mouvantes et chatoyantes, d’une superbe variété. Le livret, malgré ses aspects bavards, inspire le compositeur par l’évocation d’atmosphères locales au parfum truculent, du sud de l’Europe aux confins de la méditerranée. Il est à noter que la version française, ici présentée, modifie le nom des personnages comme des lieux représentés, qui nous transportent du midi français au Yemen, en passant par le Maroc.

Adapté du film *Coeurs Brûlés* (1930), avec Marlene Dietrich et Gary Cooper, le livret navigue entre plusieurs contrées comme un roman d’aventures, prétexte à une coloration délicieuse de l’action, admirablement rendue par le chef **Thomas Rösner** (né en 1973). En maître des transitions, l’Autrichien se joue des ambiances foraines initiales, avant d’embrasser les parfums orientaux d’une sensualité féline, sans parler des dernières scènes de cabaret, tout aussi pittoresques dans leur évocation. Si Lehar garde toujours le cap d’une bonne humeur revigorante, à rebours d’un livret plus mélancolique, il sait toutefois offrir quelques scènes d’une hauteur d’inspiration tendre et désabusée, à l’instar des solos réservés à Octavio.

La mise en scène de **Pierre-André Weitz**, plus connu comme

scénographe habituel d'Olivier Py, déçoit par sa conception trop tournée vers l'évocation visuelle, des cartes postales exotiques aux ambiances festives, à l'énergie roborative. Le recours omniprésent à la farce, surtout pour les seconds rôles, tourne en rond à force d'outrance et d'exagération, sans parvenir à faire rire. La direction d'acteur ne trouve jamais le ton juste entre caricature et cabotinage, à l'image de la tonitruante comédienne Sissi Duparc, faisant passer au second plan les interrogations liées aux amours contrariés de Giuditta et Octavio. On pense ainsi au retournement soudain de Giuditta à la fin du troisième tableau, lorsque l'héroïne se met à danser après avoir été délaissée par son promis dans le désert : aucune amertume ou ambivalence ne vient nuancer l'acceptation de l'échec de sa relation trop fusionnelle, ni souligner l'avènement de sa nouvelle carapace, celle d'une femme désormais fière de sa liberté chèrement acquise.

Peu aidée par cette mise en scène qui laisse les chanteurs à eux-mêmes dans des situations redondantes, **Melody Louledjian** (Giuditta) peine à rendre crédible l'évolution de son personnage, de la beauté initialement prisonnière de son mari vieillissant à l'égérie de cabaret, désormais forte de sa célébrité. Vocalement, sa présence manque de charisme pour faire oublier un médium insuffisamment audible. Fort heureusement, la chanteuse française d'origine arménienne assure l'essentiel par ses phrasés à la ligne toujours bien dosée. On préfère toutefois le chant incarné de **Thomas Bettinger** (Octavio), qui perd en substance dans les hauteurs de l'aigu, mais parvient à toucher au cœur par sa sincérité dans les passages doux-amers. Habituellement plus à l'aise, **Sahy Ratia** (Séraphin) ne parvient pas à s'imposer dans un rôle en grande partie comique, qui demande un débit à la diction millimétrée. Sa voix trop blanche et son manque de graves sont particulièrement préjudiciables dans ses duos avec la lumineuse **Sandrine Buendia** (Anita), aux phrasés mordants et bien projetés. L'expérience de la soprano française acquise dans le domaine de l'opérette avec les Frivolités parisiennes

(notamment dans Normandie de Misraki en 2019) est un atout indéniable et immédiatement audible. Tous les seconds rôles se montrent à la hauteur, même si la tendance au surjeu, évoquée plus haut, reste palpable, y compris pour des interprètes aussi rompus au genre que l'excellent **Rodolphe Briand**. Avec l'orchestre, l'autre grand motif de satisfaction vient du **Chœur de l'Opéra national du Rhin**, toujours aussi parfait de précision et d'engagement.

CRITIQUE, opéra. STRASBOURG, Opéra national du Rhin, le 11 mai 2025. LEHAR : Giuditta. Melody Louledjian (Giuditta), Thomas Bettinger (Octavio), Sandrine Buendia (Anita), Nicolas Rivenq (Manuel, Sir Barrymore, son Altesse), Sahy Ratia (Séraphin), Christophe Gay (Marcelin, l'Attaché, Ibrahim, un chanteur de rue), Jacques Verzier (Jean Cévenol), Rodolphe Briand (L'Hôtelier, le Maître d'hôtel), Sissi Duparc (Lollita, le Chasseur de l'Alcazar), Pierre Lebon (Le Garçon de restaurant, un chanteur de rue, un sous-officier, un pêcheur). Chœur de l'Opéra national du Rhin, Hendrik Haas (chef de Chœur), Orchestre national de Mulhouse, Thomas Rösner (direction musicale) / Pierre-André Weitz (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra national du Rhin à Strasbourg jusqu'au 20 mai, puis à Mulhouse les 1er et 3 juin 2025. Crédit photo © Klara Beck

VIDEO : Présentation de l'ouvage par Alain Perroux

CRITIQUE, concert. LYON, Auditorium Maurice Ravel, le 10 mai 2025. FAURE / PEPIN / TCHAÏKOVSKY. Orchestre national de Lyon, Renaud Capuçon (violon), Simone Young (direction)

Les 9 et 10 mai, l'Auditorium de Lyon a vibré au rythme d'une programmation audacieuse et envoûtante, portée par l'excellence de l'Orchestre national de Lyon sous la direction inspirée de la cheffe australienne Simone Young (déjà applaudie *in loco* l'an passé dans la *8ème* Symphonie de Bruckner). Aux côtés du violoniste *star* Renaud Capuçon, le public lyonnais a été transporté dans un voyage musical allant de la délicatesse française de Gabriel Fauré à la fougue romantique de Piotr Illitch Tchaïkovski, en passant par les paysages oniriques de la jeune compositrice française Camille Pépin.

Le concert s'est ouvert avec *Masques et Bergamasques, op. 112* de **Gabriel Fauré**, une suite d'orchestre tirée de la musique de scène composée en 1919. D'emblée, l'orchestre a captivé par sa transparence et son équilibre, restituant avec élégance l'esprit néo-classique et pastoral de l'œuvre. Sous la baguette précise et sensible de Simone Young, les nuances

des cordes, les traits légers des bois et les interventions discrètes des cors ont dessiné un tableau raffiné. L'*Ouverture* énergique mais sans lourdeur, le *Menuet* gracieux et la tendre *Pastorale* ont souligné la cohésion des musiciens, tandis que la *Gavotte* finale a apporté une touche de vivacité joyeuse. Un choix idéal pour entrer en matière, rappelant le génie de Fauré dans l'art de la miniature orchestrale.

Place ensuite à la modernité avec *« Le sommeil a pris ton empreinte »*, concerto pour violon de **Camille Pépin**, commande conjointe de Radio France, de l'Auditorium-Orchestre national de Lyon et du Sydney Symphony Orchestra. La compositrice, présente dans la salle, a été longuement applaudie pour cette œuvre d'une poésie rare, inspirée par un poème de Paul Éluard. Dès les premières mesures, l'univers de Pépin s'est imposé : des harmonies irisées, des envolées étincelantes pour les cordes et une écriture virtuose pour le violon solo, magnifiée par **Renaud Capuçon**. Ce dernier a livré une interprétation magistrale, alliant pureté du timbre et engagement émotionnel. Les dialogues entre le soliste et l'orchestre, tantôt tourmentés, tantôt apaisés, ont évoqué les métamorphoses du sommeil et du rêve. Les percussions délicates (vibraphone, cloches) et les effets de souffle dans les vents ont ajouté une dimension presque cinématographique à l'ensemble. L'œuvre, exigeante mais accessible, a été chaleureusement saluée par un public conquis, scellant sans doute son succès futur dans le répertoire contemporain.

En seconde partie, la *Symphonie n°4 en fa mineur* de Tchaïkovski a embrasé la salle. Dès les cuivres annonciateurs du thème du Destin, l'orchestre a déployé une puissance dramatique et une cohésion remarquable. Simone Young, en grande tragédienne, a conduit l'œuvre avec une maîtrise implacable des dynamiques et des respirations. Le premier mouvement, tour à tour angoissé et lyrique, a mis en valeur la richesse des cordes (notamment les altos dans le thème mélancolique) et la vigueur des cuivres. Le *Scherzo* (et

ses *pizzicati* obsédants des cordes) a été joué avec une précision mécanique et un humour discret, tandis que le troisième mouvement (trio des vents) a apporté une touche de grâce nostalgique. Mais c'est dans le *finale* endiablé que l'orchestre a véritablement explosé, emportant l'adhésion totale du public. Les timbales impétueuses, les cymbales éclatantes et les cordes virtuoses ont restitué toute la folie dansante de cette « fête populaire » chère à Tchaïkovski.

La longue ovation qui a suivi était amplement méritée !

CRITIQUE, concert. LYON, Auditorium Maurice Ravel, le 10 mai 2025. FAURE / PEPIN / TCHAÏKOVSKY. Orchestre national de Lyon, Renaud Capuçon (violon), Simone Young (direction). Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu

---

CRITIQUE, opéra. OPÉRA DE LYON, le 9 mai 2025. BRITTEN : Peter Grimes. S. Panikkar, S. Campbell-Wallace, A.

Foster-Williams… Christoph Loy / Wayne Marshall

La production de *Peter Grimes* signée Christof Loy, créée en 2015 et reprise à Vienne en 2021, débarque à l'Opéra de Lyon avec une sobriété puissante, loin des représentations traditionnelles de l'œuvre de Benjamin Britten. En collaboration avec le scénographe Johannes Leiacker, Loy opte pour une esthétique minimaliste, où l'ellipse et la suggestion remplacent le réalisme littéral. Un choix audacieux qui contraste avec la mise en scène plus mouvementée et figurative de Yoshi Oida, vue ici-même en 2014.

Pas de falaises ni de cabanes de pêcheurs : ici, l'espace scénique se résume à des murs sombres et un sol aux reflets mouvants, évoquant tantôt l'immensité menaçante de la mer, tantôt le brouillard étouffant du destin. Les lumières de **Henning Purkrabek** sculptent l'atmosphère, tantôt oppressantes, tantôt irréelles. Seules quelques chaises et un bateau-lit, à la fois refuge et prison, ancrent l'histoire dans une dimension tangible. Ce lit-bateau, objet central, devient le symbole des frontières floues entre réalité et folie, entre protection et prédation. Loy assume une lecture sans ambiguïté de la relation entre Grimes et son jeune apprenti, rejetant toute interprétation pudique de l'homosexualité du héros. Le metteur en scène donne une place inédite à l'enfant, ici incarné avec une présence troublante par le jeune danseur **Yannick Bosc**, en apportant une « physicalité » saisissante aux *interludes* orchestraux, durant lesquels la chorégraphie de **Thomas Wilhelm** renforce l'expressivité du drame. Les costumes de **Judith Weihrauch**, tout en contrastes, soulignent les

tensions sociales et psychologiques qui traversent l'œuvre. En dépouillant la scène de tout superflu, Loy place l'accent sur la violence sourde et l'isolement de Grimes. Les excellents **Chœurs de l'Opéra de Lyon**, masses compactes et accusatrices, deviennent les gardiens d'une morale implacable, tandis que les solistes livrent des performances d'une intensité brute.

La révélation de la soirée s'appelle **Sean Panikkar**, qui incarne un Peter Grimes bouleversant dans son enfermement intérieur. Avec son corps massif et musculeux, comme replié sur lui-même, ses gestes maladroits et brutaux, c'est une boule de nerfs prête à exploser à tout instant, qui marque une impossibilité physique d'exister, de vivre. Il faut l'entendre chanter, *a capella*, le fameux air "*Now the great Bear*", les yeux fixes et embués, soudainement fragile et prêt à mourir. Qui plus est, le ténor américano-Sri Lankais affiche une santé vocale éblouissante, qu'il s'agisse du médium et des aigus, modulant son instrument avec aisance, alternant des *pianisssimi* somptueux et une puissance toute héroïque, avec un naturel qui force l'admiration.

De son côté, **Sinéad Campbell-Wallace** chante le rôle d'Ellen Orford avec une voix chaude et riche, ainsi que des accents particulièrement éloquents. Bonne comédienne, elle fait parfaitement ressortir le côté maternel et la clémence du personnage, se montrant particulièrement touchante dans la scène finale, où la maîtresse d'école se voit obligée de céder à ses terrifiants voisins. **Andrew Foster-Williams**, dont on apprécie depuis longtemps la présence et la conviction, rend pleinement justice à l'humanité de son personnage, avec un Captain Balstrode d'une vraie générosité… et tiraillé par les mêmes pulsions que Grimes. La mezzo catalane **Carole Garcia** est parfaite en Auntie, tant vocalement que dans l'allure, entourée ses de deux nièces (**Eva Langeland Gjerde** et **Giulia Scopelliti**, solistes de l'Opéra Studio de Lyon), affublées ici de costumes rose-bonbon. **Katarina Dalayman** fait de la sinistre Mrs Sedley un véritable personnage, sans tomber dans la

caricature. Citons encore le Bob Boles bien chantant de **Philip Varik**, le Révérend au ténor clair d'**Eric Arma**n, le Swallow concupiscent de Thomas Faulkner, le Ned Keene cynique d'**Alexander de Jong**, ou encore le Hobson aux graves profonds de **Lukas Jakobski**

Avec un sens aigu de la théâtralité, le chef afro-britannique **Wayne Marshall** explore avec soin les détails de la partition de Benjamin Britten, même quand se déchaîne la violence orchestrale. Visiblement en osmose avec le plateau, Marshall ordonne une lecture tout en convulsions et rugissements, avec des silences qui coupent le souffle, explorant sans relâche l'âme insondable de *Peter Grimes*…

CRITIQUE, opéra. OPÉRA DE LYON, le 9 mai 2025. BRITTEN : Peter Grimes. S. Panikkar, S. Campbell-Wallace, A. Foster-Williams… Christoph Loy / Wayne Marshall. Crédit photo © Agathe Poupeney

VIDEO : Joseph Kaiser chante l'air « *Now the great Bear* » dans la production de Christoph Loy au Theater an der Wien

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la Ville, le 9 mai 2025. « Vollmond » par Pina BAUSCH et la Tanztheater Wuppertal

ll s’est passé quelque chose, au Théâtre de la Ville, en cette soiré du 9 mai 2025. Quelque chose d’aussi rare que précieux. Quinze ans que Paris attendait le retour du *Tanztheater Wuppertal* et de l’œuvre de sa fondatrice, Pina Bausch, disparue il y a près de seize ans. Quinze ans d’absence… Et pourtant, dès l’apparition de ce rocher massif qui trône au centre de la scène, on a retrouvé l’odeur de l’orage, la sensualité des corps en mouvement, cette inquiétude douce et joyeuse qui faisait le sel des oeuvres chorégraphique de Pina. *Vollmond*, créé en 2006, est l’une de ses dernières œuvres, est ainsi de retour – et elle nous a cueillis, bouleversés, subjugués !

Sous la pleine lune, propice aux rêves, aux désirs et aux confessions intimes, **Pina Bausch** déploie une galerie de portraits dansés d’une émotion brute. On y croise des êtres en quête d’amour, d’absolu, d’une connexion avec l’autre. Certains se frôlent, se repoussent, se cherchent avec une urgence désespérée. D’autres, seuls, semblent danser avec leur propre ombre. La scénographie de **Peter Pabst**, ce rocher énorme et immuable, dialogue avec la fragilité des sentiments

humains, tandis que la pluie, l’eau qui s’infiltre, qui ruisselle, qui inonde, devient un personnage à part entière, un miroir des passions et des larmes. Une œuvre où le théâtre dansé de Bausch atteint son apogée, mêlant le trivial et le poétique, le comique et le poignant, dans une danse ample, généreuse, d’une sensualité presque insolente.



Ce qui frappe d’abord, c’est l’énergie vitale qui émane de cette jeune troupe du ***Tanztheater Wuppertal***. La plupart de ces danseurs étaient des enfants lorsque Pina Bausch nous a quittés. Pourtant, ils incarnent son héritage avec une évidence confondante, comme si la mémoire de la chorégraphe coulait dans leurs veines, comme si l’eau qui les baigne sur scène était le fleuve d’une transmission intacte. Aux côtés des rares interprètes historiques encore présentes, témoins vivants du geste originel, cette nouvelle génération insuffle

à *Vollmond* une fougue, une précision et une liberté qui font revivre l'œuvre dans sa splendeur première. Les solos, sublimes, voient les bras s'allonger à l'infini, les corps se gorger de cette sève nouvelle, vitale, qui caractérise le style si reconnaissable de Bausch.

Dans *Vollmond*, l'eau est bien plus qu'un effet de scène : elle est le sens. D'abord fine pluie, puis cascade tumultueuse, elle transforme le plateau en piscine, en rivière, en océan d'une beauté à couper le souffle. Les danseurs glissent, tombent, se relèvent, s'éclaboussent, nagent. Chaque geste, chaque mouvement devient une exploration de la matière liquide, un dialogue entre le corps et l'élément. On se souvient de la scène mythique où **Ditta Miranda Jasjfi**, une des dernières interprètes originales, fouette l'eau de ses cheveux, créant un arc de diamants sous les projecteurs. C'est le moment de grâce absolue, une image qui restera gravée dans les mémoires, comme un éclat de lune dans la nuit parisienne.

Derrière cette résurrection, il y a un homme : **Boris Charmatz**. Nommé à la direction artistique du ***Tanztheater Wuppertal*** en 2022, le chorégraphe français a accepté un défi colossal : succéder à Pina Bausch et insuffler une nouvelle vie à sa compagnie légendaire. Pendant trois saisons, il a conjugué la préservation rigoureuse du répertoire avec des créations audacieuses, parfois hors les murs, dans des lieux iconiques de Wuppertal comme la cathédrale brutaliste de Neviges ou un terrain de football. Son départ à l'été 2025, annoncé quelques mois avant cette soirée parisienne, donne à cette représentation une résonance particulière. À travers *Vollmond*, c'est aussi l'héritage de son travail de passeur que l'on célèbre : il a su maintenir vivante la flamme de Bausch tout en ouvrant la compagnie à de nouveaux horizons, comme en témoigne son projet *Club Amour* qui faisait dialoguer Bausch et ses propres pièces.



La seconde partie du spectacle, plus intense, plus crépusculaire, est irradiée par la lumière mélancolique de la lune. Les tableaux s'enchaînent, plus dansants, plus physiques. La pluie redouble d'intensité, les corps s'abandonnent à la transe collective. Sur un *jazz* sauvage, le final explose en une célébration délirante et joyeuse : les danseurs, épuisés mais exaltés, se jettent des seaux d'eau, jouent, crient, vivent. On assiste, émerveillé, à ce spectacle d'une beauté et d'une humanité totales. On comprend soudain que *Vollmond* n'est pas une pièce sur l'amour, mais sur l'espoir, sur la nécessité de se jeter dans l'inconnu, même si on doit en ressortir trempé, vulnérable, mais vivant.

Ce retour de Pina Bausch à Paris est un moment d'histoire. Le public du **Théâtre de la Ville**, debout, a applaudi longtemps, envoûté par ce voyage au cœur de l'âme humaine. Avec *Vollmond*, le **Tanztheater Wuppertal** signe une reprise éblouissante et

émouvante, prouvant avec éclat que l'héritage de la grande chorégraphe est entre de bonnes mains, qu'il reste une source inépuisable d'inspiration. Et grâce à **Boris Charmatz,** à son audace et à sa passion, ce patrimoine unique a été préservé et réinventé pour les générations futures. On ne sort jamais indemne d'un spectacle de Pina Bausch. Et c'est pour cela qu'on l'aime. Une soirée d'anthologie, un pur moment d'émotion, de poésie et de vie !

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la Ville, le 9 mai 2025. « Vollmond » par Pina BAUSCH. Crédit photographique © Martin Argyroglo

---

CRITIQUE, opéra. MADRID, Teatro Real, le 8 mai 2025. RIMSKI-KORSAKOV : Le Conte du Tsar Saltane. A. Jerkunica, S. Aksenova, B. Volkov, C. Wilson, N. Minasyan… Dmitri

Tcherniakov / Ouri Bronchti

L’une des plus belles productions de Dmitri Tcherniakov fait étape au Teatro Real de Madrid pour fêter le 225e anniversaire de la naissance de Pouchkine : après Bruxelles en 2019, puis Strasbourg en 2023, *Le Conte du Tsar Saltane* (1900) de Nikolaï Rimski-Korsakov s’offre une première de l’ouvrage dans la capitale espagnole, en forme de triomphe public amplement mérité.

Le metteur en scène russe Dmitri Tcherniakov frappe fort avec ce spectacle, au moins aussi marquant que son autre grande réussite, le doublé *Iolanta/Casse-Noisette* créé à l’Opéra de Paris en 2016 ; en adaptant l’un des plus parfaits chefs d’oeuvre de Rimski-Korsakov, jamais plus inspiré que dans le domaine du merveilleux, Tcherniakov enrichit le livret d’une manière audacieuse, en faisant du Prince Guidon une sorte d’autiste traumatisé par l’exil injuste subi par sa mère. Raconté par la Reine, le conte prend une dimension autrement plus actuelle, en donnant une distanciation sur les événements, tout autant qu’un éclairage sur l’impossibilité du fils à affronter la réalité, trop dure pour lui. Le refuge dans le monde des contes devient alors une sorte de béquille de survie, à la fois salvatrice et « enfermante ». Les allers-retours constants entre le texte non modifié du livret et cette nouvelle histoire, seulement montrée, se jouent de tous les artifices : la direction d’acteur inventive oppose ainsi l’univers des contes, aux postures volontairement caricaturales, à la réalité plus cruelle du monde ordinaire. Le recours surprenant à la vidéo, autour des dessins réalisés par Tcherniakov et animés avec une maestria sans artifices inutiles, donne également un intérêt soutenu au spectacle,

dont chaque scène trouve un double regard toujours passionnant.

Le public madrilène, d'une concentration manifeste pour découvrir ce chef d'oeuvre, ne s'y trompe pas et fait un accueil enthousiaste à la musique de Rimski-Korsakov, qui varie les atmosphères d'une inspiration mélodique étourdissante, du célèbre *vol du bourdon* aux effluves aériennes de la Princesse-Cygne. Le Russe fait aussi l'étalage de ses qualités d'orchestrateur dans les différents passages à la gloire du souverain, tout autant que lors des scènes de célébration populaire, aux choeurs admirables de cohésion à Madrid. On aime aussi l'attention du chef **Ouri Bronchti** à ne pas couvrir le plateau, entre allègement des textures et mise en valeur des détails de la partition. Si le *tempo* est parfois un peu trop lent, notamment dans les parties dévolues au merveilleux ou à l'ivresse marine, le parti-pris fonctionne bien tout du long, grâce à l'engagement sans faille des musiciens, admirables dans la fluidité des transitions.

Le plateau vocal se montre d'un haut niveau, en étant pratiquement identique à celui de la création bruxelloise, à quelques exceptions près. Ainsi de **Nina Minasyan**, qui se distingue dans le rôle de la Princesse-Cygne par ses aigus rayonnants et agiles, même si elle se montre moins convaincante dans les accélérations, notamment dans les trios avec Guidon et sa mère. A ses côtés, **Ante Jerkunica** (Saltane) montre quelques faiblesses dans les hauteurs de la tessiture, un rien arrachée, mais fait montre de sa grande classe interprétative par ailleurs. C'est en ce dernier domaine que **Svetlana Aksenova** (La Tsarine Militrissa) donne le meilleur, alors que la voix s'est un peu durcie avec les années. Rien de tel pour **Bogdan Volkov**, qui s'épanouit sans difficultés apparente sur toute la tessiture, tout en habitant son personnage d'une aura intrigante et toujours stimulante. Tous les seconds rôles se montrent à la hauteur de l'événement, à l'instar de la Babarikha très incarnée de **Carole Wilson** ou du

haut en couleurs **Evgeny Akimov** (Le Vieil Homme). Assurément un superbe plateau vocal pour un spectacle qu'on ne se lasse pas de voir et de revoir, comme en témoignent plusieurs yeux encore embués par tant d'émotions, à la sortie du spectacle.

CRITIQUE, opéra. MADRID, Opéra, le 8 mai 2025. RIMSKI-KORSAKOV : Le Conte du Tsar Saltane. Avec Ante Jerkunica (Le Tsar Saltane), Svetlana Aksenova (La Tsarine Militrissa), Bogdan Volkov (Le Tsarévitch Guidone), Marie Fischer (La Tisserande Stine), Bernarda Bobro (La Cuisinière), Carole Wilson (Babarikha), Nina Minasyan (La Princesse-Cygne), Evgeny Akimov (Le Vieil Homme, Premier Marin), Alejandro del Cerro (Le Messager, Deuxième Marin), Alexander Vassiliev (Le Bouffon, Troisième Marin), Chœurs et Orchestre du Teatro Real de Madrid, José Luis Basso (chef des chœurs), Ouri Bronchti (direction musicale) / Dmitri Tcherniakov (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra de Madrid jusqu'au 11 mai 2025. Crédit photographique © Javier del Real / Teatro Real

VIDEO : Trailer du « *Conte du tsar Saltane* » selon Dmitri Tcherniakov au Teatro Real de Madrid

---

CRITIQUE, opéra. OPÉRA DE RENNES, le 9 mai 2025. MOZART : La Flûte enchantée (nouvelle production). Elsa Benoit, Nathanaël Tavernier, Damien Pass, Lila Dufy… Nicolas Ellis (direction), Mathieu Bauer (mise en scène)

C’est la nouvelle production lyrique événement de cette fin de saison 2024 – 2025 en Bretagne et dans les Pays de la Loire : d’abord créée à Rennes (jusqu’au 15 mai) puis reprise à Nantes et à Angers (à partir du 24 mai), *La Flûte enchantée* de Mathieu Bauer s’affiche lumineuse et facétieuse, d’autant plus convaincante que la distribution vocale sait réjouir voire captiver et que la mise en scène sert un propos cohérent et juste, à mille mieux des décalages et réécritures habituels.

Photos : La Flûte Enchantée par Mathieu Bauer / Opéra de Rennes : © Laurent Guizard

FÉERIE FORAINE



Nathanaël Tavernier (Sarastro) et Elsa benoit (Pamina) © Louis Guizard / Opéra de Rennes, mai 2025

La vision qui convoque le monde des forains – manège tournoyant, roue géante, barbe à papa et pommes d'amour à l'avenant, en couleurs vives et acidulées, convoquant héros populaires et techniciens, demeure d'un bout à l'autre, continument grave et drôle, en cela fidèle à l'esprit même du spectacle voulu par le dernier Mozart [et son librettiste complice Shikaneder], la fusion du conte féerique et du parcours maçonnique se réalisant alors sans confusion.

Sarastro – personnage clé du drame et qu'une machination illusoire voudrait présenter comme un tyran sans cœur, assure d'abord, en vrai Mr Loyal, la présentation des personnages, de l'action, de ses enjeux…. À travers des péripéties multiples, les caractères [par ordre d'apparition : Tamino le prince, Papageno son double comique, Pamina la belle captive…] passent chacun autant d'épreuves décisives où les sujets en question sont l'amour, la fraternité, la sagesse…

Après un premier acte d'exposition [où aussi le prince reçoit la Flûte magique qui permettra aux hommes de retrouver leur humanité, sujet central de l'opéra], la seconde partie est bien celle des mutations profondes où chacun (ré)apprend l'humanité et les valeurs maçonniques [égalité, vérité, fraternité], passant symboliquement les épreuves du feu, de l'eau, de l'air et de la terre, dans un continuum à la fois féerique et symbolique ; des ténèbres [marquées par l'esprit de vengeance] à la pleine lumière finale [où la vérité est révélée et les forces du mal (c'est à dire La reine de la nuit, Monostatos et les 3 dames) sont démasquées.
Tout cela se voit et se comprend sans lourdeur, et dans une joie contagieuse grâce au travail de **Mathieu Bauer**, et dans le décors réalisés dans les ateliers de l'Opéra de Rennes.

OPÉRA POPULAIRE

En outre à Rennes, le rapport scène / fosse / parterre se révèle idéal pour un spectacle qui n'oublie jamais dans son déroulement la place du spectateur : Mozart invente véritablement l'opéra populaire de surcroît en langue allemande, somptueuse offrande qui prolonge et approfondit une compréhension exceptionnellement profonde de la nature humaine… Au début, le passage de la réalité [l'adresse de Sarastro au public] à la féerie se réalise très simplement par

le truchement des effets de brouillard qui flotte au dessus des spectateurs et plonge la salle soudainement dans le rêve et l’illusion [première scène où Tamino est poursuivi par le serpent monstrueux]. Puis en spectacle fraternel ouvert à tous, le chœur des esclaves charmés par les clochettes de Papageno est entonné par le public dans la salle, superbe impression qui renoue avec l’essence populaire de l’opéra (tel qu’il est encore vécu en Italie ou à Malte où les habitants participent concrètement à chaque production des maisons d’opéras).



Le milieu des forains et des attractions foraines compose le cadre de la nouvelle Flûte Enchantée à l’affiche de l’Opéra de Rennes puis de Nantes et d’Angers, en mai et juin 2025 © Louis Guizard

RÉJOUISSANT PLATEAU VOCAL

Ce soir, outre l'intelligence et l'humour de la mise en scène, le spectateur a pu se délecter du chant très convaincant de l'équipe réunie sur scène. Le quatuor Pamina / Papageno / Sarastro / La Reine de la nuit se distingue particulièrement.

Assurant une prise de rôle attendue, la soprano **ELSA BENOIT** touche au coeur : sa PAMINA rayonne de sensibilité et d'intensité ; l'intelligence du verbe, la finesse des phrasés, la subtilité et le naturel s'avèrent superlatifs avec en particulier, face à Tamino alors contraint au mutisme absolu [l'épreuve du silence], l'air « Ach, ich fühl's », déchirant de sincérité et de gravité…[acte II]. En outre le compositeur a réservé à la soprano les plus beaux duos avec Papageno [dont celui de l'acte I, sur 2 balançoires, hymne fraternel des plus émouvants qui célèbre l'art d'aimer : « Bei Männern »]. PAPAGENO pour sa part est magnifiquement campé par **DAMIEN PASS**, chant naturel lui aussi, ancré dans le bon sens populaire ; de même le SARASTRO de **NATHANAËL TAVERNIER** affirme sa prestance et sa noblesse naturelle, conférant au personnage du Grand maître du Temple, un charisme humain rayonnant. Reste **LILA DUFY** qui remplace ainsi Florie Valiquette initialement prévue : sa Reine de la nuit s'impose elle aussi par la facilité des coloratoures, un timbre naturel aux aigus faciles et percutants, en particulier dans le 2e air qui est celui de la manipulation haineuse et criminelle [« Der Hölle Rache… » : la mère exige de sa fille Pamina qu'elle tue Sarastro, ni plus ni moins], rare et génial emploi par Mozart d'un coloratoure stratosphérique d'un caractère rien que démoniaque.

Saluons aussi le Monostatos de **BENOÎT RAMEAU**, dont la verve naturelle confère au personnage du geôlier libidineux, une sincérité inédite quand d'ordinaire les productions soulignent son esprit rien que caricaturalement et étroitement maléfique.
Le Tamino de **MAXIMILIAN MAYER** vocalement assuré, manque à notre avis de douceur : ses aigus sont en tension et souvent

forcés ; dommage car aux côtés de la Pamina luxueuse d'Elsa Benoit nous aurions pu applaudir un couple d'anthologie [même si selon nous le personnage du prince est moins travaillé et riche que celui de Papageno]. Enfin les deux hommes armés du temple [en particulier le baryton scéniquement très à l'aise et vocalement solide de **THOMAS COISNON** / l'Orateur, comme la Papagena d'**AMANDINE AMMIRATI**, complètent très habilement le plateau vocal.
Le Chœur **Mélisme(s)**, ensemble en résidence à l'Opéra de Rennes, sait attendrir et humaniser chacune des interventions du Chœur comme le trio des garçons – guides bienveillants pour Tamino dans son parcours semé d'épreuves, ici tenu par 3 jeunes filles, issus de **la Maîtrise de Bretagne**.



Les membres du Choeur Mélisme(s) incarnent les esclaves sous la coupe de Monostatos © Louis Guizard

Vive et précise, enjouée et facétieuse comme la mise en scène, la direction du chef **Nicolas Ellis** réalise l'alliance réjouissante de l'humour et de la profondeur. Dès l'ouverture, la clarté et la légèreté s'invitent au bal de l'intelligence et de la finesse. Le spectateur séduit dès le début, (re)découvre le chef d'oeuvre mozartien dans sa richesse préservée : son imaginaire enfantin, son univers féerique parfois terrifiant, ses références maçonniques, toute sa trajectoire amoureuse et fraternelle d'une lumineuse éloquence. Spectacle réjouissant. Incontournable.

Encore 3 représentations à l'Opéra de Rennes : les 11, 13 et 15 m*ai 2025 – TOUTES LES INFOS ici : https://www.classiquenews.com/opera-de-rennes-mozart-la-flute-enchantee-les-7-9-11-13-15-mai-2025-florie-valiquette-elsa-benoitnicolas-ellis-direction-mathieu-*bauer-mise-en-scene/

Visitez aussi le site de l'Opéra de Rennes / page La Flûte Enchantée : https://www.opera-rennes.fr/fr/evenement/la-flute-enchantee

Puis à l'affiche d'Angers Nantes Opéra à partir du 24 mai au 18 juin 2025 : https://www.angers-nantes-opera.com/la-flute-enchantee….

Mercredi 18 juin 2025 (20h) : la production de La Flûte Enchantée sera projetée sur grands écrans en extérieur, et en direct pendant la dernière représentation scénique depuis la scène du Grand-Théâtre d'Angers, dans le cadre du dispositif « Opéra sur écrans » : projection sur tout le territoire en plein air et en accès gratuit – Place Graslin à Nantes et Place du Ralliement à Angers, mais aussi dans plusieurs lieux des Pays de la Loire / plus d'infos : https://www.angers-nantes-opera.com/opera-sur-ecrans-la-flute-

enchantee

Retransmission sur la plateforme france.tv, le site internet de France 3 Pays de la Loire et les télévisions locales : Télénantes et Angers Télé, LM Tv Sarthe, TV Vendée, TVR, Tébéo-TébéSud et Val de Loire TV

MOZART : La Flûte enchantée par Mathieu Bauer

OPÉRA DE RENNES
Du 7 au 15 mai 2025

NANTES – THÉÂTRE GRASLIN

MAI
Samedi 24 – 18 h
Lundi 26 – 20 h
Mercredi 28 – 20 h
Vendredi 30 – 20 h

JUIN
Dimanche 1er – 16 h

ANGERS – GRAND THÉÂTRE

JUIN
Lundi 16 – 20 h
Mercredi 18 – 20 h

Retransmis en direct dans le cadre de l'opération « Opéra sur écran », spectacle en direct, en plein air, accès gratuit…

Opéra en allemand, surtitré en français
Durée : 3 h 15, avec entracte

CRITIQUE, concert. PARIS, Cathédrale Saint-Louis des Invalides, le 6 mai 2025. Philharmonie de Baden Baden, Chœur de l’Armée française, Heiko Mathias Förster (direction)

Le 6 mai dernier à la Cathédrale des Invalides à Paris, s’est déroulé un grand concert franco-allemand donné à l’occasion des commémorations des 80 ans de la fin de la seconde guerre mondiale. Offert par la Philharmonie de Baden-Baden, le Chœur de l’Armée française et un chœur de très jeunes élèves de l’Ecole allemande internationale de Paris, tous placés sous la direction du chef allemand

Heiko Mathias Förster, ce magnifique concert organisé par le Bleuet de France et Toccata-Europe visait à promouvoir la solidarité, la réconciliation et l'amitié franco-allemande par-delà les générations.

Un hymne à la paix et à l'amitié entre les peuples

Devant un public dense, aussi curieux qu'impressionné, illustré par de nombreuses personnalités dont la ministre déléguée aux Armées, chargée de la Mémoire et des Anciens Combattants, madame Mirallès et monsieur von Rimscha, conseiller culturel de l'Ambassade d'Allemagne à Paris, le concert a proposé un riche programme en deux parties, l'une orchestrale, et la seconde pour choeur et orchestre. Tous les artistes arboraient évidemment la fleur du Bleuet à sa boutonnière !

Après la Suite de *Pelléas et Mélisande* de Fauré, jouée dans une douce mélancolie, **Ideue Yasushi**, le violon solo de l'orchestre, a captivé son auditoire par une poignante et sensible *Méditation de Thaïs* de Jules Massenet, digne des plus grands solistes. Plus légère, la *London Suite* du compositeur britannique Eric Coates apportait sa touche d'humour rafraîchissante avant une Ouverture d'*Egmont* de Beethoven, grave et chantante à souhait. Honneur aux différents solistes

de la Philharmonie, tous de grand talent : signalons particulièrement la flûte, la harpe, les cuivres, le timbalier et les percussions… réalisant ainsi un festival de timbres et de couleurs, source de délectation partagée par le public des Invalides.

Le concert commémoratif laissa la place au *Chant des Partisans*, toujours bouleversant, chanté avec émotion du fond de la Cathédrale par **le Choeur de l'Armée française** dirigé par sa cheffe charismatique, **Aurore Tillac**.



Concert du Bleuet de France avec l’Orchestre philharmonique de Baden-Baden pour la réconciliation et l’amitié franco-allemande, à la cathédrale Saint-Louis des Invalides, le 6 mai 2025 © Alexis Lepanot / Bleuet

de France

Les auditeurs ont été tout autant convaincus et même pour certains, touchés par **la magnifique symbiose des choeurs de l'Armée française et de la Philharmonie de Baden-Baden** pour la partie suivante mêlant choeur et orchestre, à travers une succession de pièces diverses signées de Schubert, Verdi, Donizetti et Gounod ; du *Gesang der Geister über den Wassern* (Chant des esprits sur les eaux) à *Rigoletto*, de *La Fille du Régiment* à *Faust*.

Pour le Final, **le choeur d'enfants de l'Ecole allemande de Paris** rejoignait les artistes avec une gaité non dissimulée, pour chanter **l'Hymne à la joie de Beethoven**, symbole officiel de l'Europe, espoir de paix et de l'amitié entre les peuples.

Le projet a pu être réalisé grâce aux soutiens d'entreprises, ministères, fondations françaises et allemandes, notamment la Mission Libération / 80 ans, Allianz, le Fonds Citoyen franco-allemand, le programme « Nouveaux Horizons » de la Stiftung Baden-Württemberg, le Ministère de la culture du Land du Baden-Württemberg,….

Par notre envoyée spéciale, **Lucile Féchoz –** Photos © Alexis Lepanot / Bleuet de France



Concert du Bleuet de France avec l’Orchestre philharmonique de Baden-Baden pour la réconciliation et l’amitié franco-allemande, à la cathédrale Saint-Louis des Invalides / © Alexis Lepanot / Bleuet de France



Concert du Bleuet de France avec l’Orchestre Philharmonique de Baden-Baden pour la réconciliation et l’amitié franco-allemande, à la cathédrale Saint-Louis des Invalides © Alexis Lepanot / Bleuet de France



Concert du Bleuet de France avec l’Orchestre philharmonique de Baden-Baden pour la réconciliation et l’amitié franco-allemande, à la cathédrale Saint-Louis des Invalides © Alexis Lepanot / Bleuet de France